



Sylvie LAINÉ

l'Opéra
de Shaya

actusf

SYLVIE LAINÉ

L'OPÉRA DE SHAYA

(EXTRAIT)

Ouvrage publié sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActuSF**, collection Les Trois Souhails, avril 2014

34, avenue des Bernardines, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-917689-36-3 // EAN : 9782917689363

« Le contrat standard est de trois mois, dit l'homme. Vous resterez bien trois mois chez nous ? Nous pourrions envisager de prolonger, bien sûr. »

Il est plutôt grassouillet, trop souriant et il est vêtu des draperies fluides aux tons pastel qu'on semble affectionner dans le coin. So-Ann soupire. Le salaire est maigre, la planète a l'air sinistre, mais elle a trop faim – et il lui faudra bien trois mois de service pour reconstituer ses finances et envisager de repartir.

« Je ne resterai sûrement pas plus, dit-elle impulsivement.

— Vous verrez, vous allez vous plaire sur Flog6. Une fois qu'on s'est acclimaté, on se sent très bien – vous ferez vite partie de la famille. On vous y aidera. Je parie que bientôt vous vous sentirez tout à fait heureuse ici ! »

Il sourit vraiment beaucoup trop. Et il sort l'inévitable manuel.

« Bien entendu, les soins esthétiques sont gratuits. Nous vous fournissons deux tenues convenables, enfin, mieux que ça en fait, de très belles tenues – voici vos billets de retrait, vous pouvez aller les chercher tout de suite. Vous allez vous sentir très vite chez vous. Et vous allez adorer ! »

Il ouvre le catalogue d'un air gourmand à la page des visages.

« Regardez, ces petits nez mutins, et ces yeux en amande ! Cela vous ira à ravir. Vous aurez quand même une autre allure, non ? Et puis sait-on jamais. Peut-être fonderez-vous une famille. Un vrai chez soi, c'est quelque chose de précieux. Nous sommes très accueillants envers ceux qui font l'effort de s'intégrer. »

So-Ann fait au moins l'effort de feuilleter, il faut montrer de la bonne volonté. Les filles du catalogue ressemblent à celles des affiches placardées sur les murs, qu'elle a vues dès qu'elle a débarqué sur l'astroport. Menues, teint mat, yeux bridés, avec des robes à volants. Des plissés, et des... comment dit-on déjà ? des ruchés. Et les cheveux frisés en boule. Elles sont pieds nus. So-Ann recroqueville ses orteils frileux exposés sans protection. Les hommes sont presque pire, le visage rond, le teint mat aussi, la tignasse en boule, des drapés pastels et des collants sans pieds – des collants !

« Pour les cheveux, je suis obligée ? tente-t-elle de négocier.

— Obligée ? Quel vilain mot ! s'exclame le chef du personnel. Bien sûr que non. Prenez votre temps. Prenez le temps de choisir ce qui vous conviendra le mieux. Bien sûr, d'ici deux ou trois semaines, nous apprécierions que vous n'ayez plus cette allure de... »

Il ne finit pas sa phrase, mais il avait sûrement en tête un mot local. Un mot du genre volant ou baladeur. Il y a des endroits où on dit les sacs-à-puce, ou les fesses-en-l'air. Sur Babel2 ils disaient les viande-à-ressort. Ils ont sûrement un terme sympa pour ceux qui ne font que passer. Elle en a autant à leur service. Les bouseux, les installés, les pantouffards. Les

pisse-en-terre. Avec leur dose habituelle de rites, de blagues, de signes de reconnaissance de toutes sortes – à part que les signes ici sont particulièrement hideux. Ça lui est déjà arrivé de s'installer vraiment quelque part, bien sûr – au moins pour un ou deux ans. Il y a eu des planètes où elle s'est sentie suffisamment bien pour avoir envie d'y vivre un moment – où l'air était meilleur que dans les vaisseaux, et le ciel immense. Mais ça fait un moment que ça ne lui est plus arrivé. C'est embêtant, il n'y a que trente-sept planètes colonisées, et à vingt-huit ans elle en a déjà visité plus de la moitié. Qu'est-ce qu'elle fera quand elle les aura toutes vues ? Ceux qui sont nés sur un vaisseau trouvent-ils un jour où est leur place ?

Le type a dû sentir qu'elle manquait d'enthousiasme. Il se racle la gorge.

« Et même si vous ne restez pas, vous pourrez déposer vos ovules à notre banque, le dédommagement est d'une semaine de salaire pour deux ovules. Vous avez de la chance, le taux est très intéressant ce mois-ci. »

Ce mois-ci, tu parles. C'est surtout que le lieu ne doit pas être bien attractif pour les filles en âge de procréer. Le patrimoine génétique est sans doute vraiment pauvre, parce que le tarif est excellent. Et elle a besoin d'argent, pour retourner vers le bras droit de la grande lactée – pour aller quelque part ailleurs. Loin.

« Je vais y réfléchir. Je serai là demain pour mon affectation, comme convenu. »

Il se lève pour la saluer un peu cérémonieusement, jambes bien tendues dans les collants bleu ciel.

« N’oubliez surtout pas de passer à l’une de nos boutiques dès aujourd’hui ! Vos billets de retrait sont valides sur tout Flog6. Allez-y donc tout de suite. Et votre première journée de séjour est gratuite, bien sûr. Voici votre carte Passe, valable jusqu’à demain même heure pour vous nourrir et vous loger. »

Elle ressort et prend la cabine qui conduit sur la place centrale de l’astroport. Le sol sous ses pieds nus est tiède et élastique. Des boutiques, des cabines, des ateliers de chirurgie plastique, tout le fourbi habituel. Où peut-on trouver un restau sympa, avec des fruits frais et de la vraie purée de légumes ? Là où il y a des astroports et des migrants, il y a toujours des endroits où l’on peut se vautrer dans des fauteuils en compagnie d’inconnus, en savourant les petits plats locaux. Même les bouseux aiment ce genre d’endroit. Ça y est, elle a repéré un relax. Partout dans l’univers colonisé, les relax se signalent par les cris d’oiseaux qui gazouillent sous le porche – c’est une espèce de symbole universel et synthétique.

Passé le sas, une impression de capharnaüm – un assemblage excessif et étonnamment calme en même temps. Au sol, du sable fin lui chatouille la plante des pieds, et elle s’enfonce un peu. Des arbres, beaucoup, des endroits très éclairés et d’autres plus sombres, il lui faut un moment pour distinguer les convives. Certains sont assis à même le sol, en cercle dans une clairière, autour d’un grand tapis couvert de plats dans lesquels ils piochent avec les doigts. Plus loin, des petits groupes au bord d’une cascade, assis sur des rochers taillés en forme de poufs et de fauteuils, ils n’ont que des verres, c’est sans doute le bar. Prendre son temps et regarder. Il est prudent

d'essayer de comprendre avant d'agir. Les pantouffards d'ici sont-ils hostiles aux migrants ? Elle ne porte même pas de robe.

À première vue il y a là surtout des installés. Toutes les têtes sont en boules, noires ou rousses. Des drapés et des volants. Elle repère quand même un ou deux uniformes de l'astroport, qui tranchent par leur sobriété réconfortante. Instinctivement, c'est vers eux qu'elle se tourne – mais une fille au bord de la cascade lui fait de grands signes. Masse de cheveux en bouclettes, volants et ruchés dégoulinants jusqu'aux pieds.

Une invitation dans de telles circonstances, ça ne se refuse pas. Elle marche dans le sable jusqu'aux rochers – c'est un peu laborieux et ça grattouille, ce n'est pas une sensation désagréable, juste inhabituelle. Elle sent sur elle au passage le poids de regards curieux – vaguement hostiles, peut-être.

« Allez, viens, on t'offre ton premier verre. C'est bien ton premier ? »

La fille lui tend une grande boisson claire gazeuse. Ils sont quatre dans ce coin de rochers, qui lui sourient d'un air un peu goguenard et pourtant amical. Elle sourit en retour, prend le verre et s'assoit. Le rocher est mou et très confortable.

« Merci. Ça se voit tant que ça, que je viens d'arriver ? »

Ils explosent de rire. So-Ann vient apparemment de sortir la meilleure blague de la journée.

« À vue de nez, je dirais moins de deux heures », fait un des hommes – un jeune, rouquin, avec les joues creuses. Ils se ressemblent un peu tous, mais pas tant que cela si l'on regarde de près. « Je parie que vos pieds ont encore la marque des chaussures. »

Elle lève son verre dans leur direction. « Merci pour l'accueil ! » La boisson est fraîche, un goût de réglisse stimulant pour les papilles – mais son estomac lui rappelle aussitôt qu'il attend quelque chose de plus consistant.

Quand tout le monde a bu quelques gorgées, le rouquin lui tend la main. « Moi c'est Fred. » Les autres en font autant. « Cathy, dit la fille qui lui avait fait signe. Mondy et Marvin.

— Je m'appelle So-Ann, et je suis là depuis trois heures, se présente-t-elle à son tour. Vous vivez tous ici ? »

C'est Cathy qui répond la première. « Oh, oui ! Depuis cinq semaines.

— Pareil, dit Mondy. On est venus ensemble.

— Moi ça fait déjà trois mois, dit Fred.

— Je suis le plus installé, complète Marvin. Je suis là depuis deux ans. Mais je ne vais pas tarder à repartir.

— Si tu arrives à convaincre Sarah, bien sûr.

— Elle dit qu'il faut mieux attendre que Jessica ait trois ou quatre ans. Que le climat d'ici lui convient parfaitement. Elle a peur des virus.

— Quatre ans ? L'an prochain, elle te dira cinq. Mon vieux, t'es pas près de repartir. »

Ils ont l'air de bien se connaître, ces quatre-là. Ils ont presque oublié So-Ann, dont l'estomac proteste de plus en plus vigoureusement.

« On peut commander à manger, ici ? J'ai terriblement faim.

— Tu as raison, passons à table. Mais il faut qu'on bouge. »

Ils se dirigent vers une clairière. Dès qu'ils sont assis par terre, un petit robot vient déployer une nappe et leur tend son

bras-commande. Chacun à son tour sélectionne ses icônes. Quand c'est le tour de So-Ann, Fred propose : « Tu veux de l'aide ? » Mais elle a envie de fruits et de légumes, et ils sont faciles à trouver sur l'écran. Elle repère même des beignets de poisson, comme ceux qu'elle avait tant aimés sur Du-Abalam.

Dans la zone voisine, une voix exaspérée franchit la barrière des isolations phoniques.

« Elle pue, je te dis ! Ça me gâche la langoustine. Ça ne se fait pas, de venir bouffer avant de s'être dégrassé ! Moi ça m'incomode. »

Un type à l'énorme tignasse en boule s'est levé, et c'est vers So-Ann qu'il est tourné. Il est franchement agressif.

« Regardez ça, la fesse-en-l'air au cheveu gras, qui vient nous coller de la cuisse sous le nez à table ! Moi je dis que c'est de la provoc ! Je vais lui apprendre les bonnes manières ! Elle se croit où, sur son bordel volant ? »

Il les a rejoints en quelques enjambées. Mais Marvin s'est levé et s'interpose.

« Désolé, camarade. Elle est venue ici tout droit, mais je l'emmène chez Lembelle dès qu'elle a fini. Elle ne savait pas qu'elle offensait. Je la coache. Et je te présente mes excuses pour elle.

— Chez Lembelle, hein ? » Le type médite un brin. « Tu la coaches ? Bon, je pense que c'est réglo. Mais je la garde à l'œil, et je fais passer le mot. Si elle assume pas, faudra pas qu'elle s'étonne. »

Il est reparti, sans avoir adressé la parole à So-Ann. Le robot revient avec des plats qu'il dépose devant chacun. Ils ont tous l'air très absorbés par l'examen de ce qu'on leur a servi.

« Euh... merci, fait So-Ann, mais peut-être que j'aurais dû lui répondre moi-même ? Ou bien les femmes n'ont pas droit à la parole, ici ? »

Ils ont l'air vaguement surpris par sa réaction. C'est Cathy qui répond.

« Non, ce n'est pas ça. Ce sont les migrants qui posent problème – ceux qui ne font aucun effort pour s'intégrer. Il y en a qui viennent les débusquer jusqu'ici sur l'astroport, pour qu'ils comprennent tout de suite qu'ils ont intérêt à s'adapter en vitesse. Tu ne pouvais pas savoir. Marvin a bien fait de parler de Lembelle : c'est le meilleur. C'est autre chose comme service que le bas de gamme habituel pour débarqué, et on peut t'avoir des prix. Jolies robes, très bon coiffeur, soins esthétiques. On t'y emmènera tout à l'heure. Maintenant que c'est dit, il faut le faire et fissa. Prends quand même le temps de manger. »

So-Ann attaque une clémentine avec des noisettes décorquées. Le goût est plaisant, mais son estomac s'est recroquevillé en boule.

« C'est encore pire ici qu'ailleurs. »

Elle a pensé tout haut. Et c'est Marvin qui réagit le premier.

« Mais non, ne crois pas ça, les gens sont sympa. C'est normal de s'intégrer, quand on va quelque part. C'est une forme de politesse, non ? C'est du respect. Et tout est organisé pour que tu puisses le faire facilement. C'est vrai que tes cheveux, et ces pantalons... On n'aime pas trop ça, ici. Mais c'est facile à changer, non ?

— Tu vas voir, c'est assez subtil, ajoute Cathy. Tu ne dois pas faire semblant d'être une vraie installée tant que tu n'as

pas acquis un minimum de culture locale. Tu vois, moi je ne suis là que depuis cinq semaines. Je vais te montrer un truc. »

Elle jette un coup d'œil du côté du râleur, mais il ne regarde plus dans leur direction. Alors elle enlève sa perruque – dessous ses cheveux sont mi-courts et plaqués.

« Tu vois, je les laisse tranquillement pousser, et si je suis encore là dans un mois ou deux, je les ferai friser. À l'impossible...

— En plus, tu as de la chance, fait Mondy qui l'observe avec un vif intérêt. Petite, gracieuse, les mains fines, juste ce qu'on aime ici. Tu n'auras même pas besoin de changer la couleur de tes yeux. Tu as un super potentiel.

— C'est vrai ! insiste Cathy. Ta couleur de peau est parfaite. Et les robes vont t'aller de manière divine. Je parie que dans huit jours tu vas te sentir complètement chez toi – tu as peut-être trouvé ta planète idéale. »

La perspective n'est pas follement réjouissante. Même si So-Ann admet qu'elle aura moins de difficultés ici que sur Babel2 où on n'aimait que les blonds athlétiques. Elle épluche une mangue dont le goût âpre et délicieux lui fait oublier tout le reste un instant. Un goût qui, pendant un instant, justifie tout – y compris qu'on puisse avoir envie de s'installer chez les pires des bouseux.

« Si tu veux, dit soudain Marvin, je te tuyauterai sur le marché des ovules – le marché parallèle. Tu devrais trouver preneur à un taux plus élevé que sur le marché officiel. Et si tu t'arranges un peu, tu seras une star de Flog6.

— Laissez-moi manger ! » proteste So-Ann. Les beignets sont croustillants et parfumés. Le bonheur envahit son estomac. Deux mois dans l'espace sont la limite de ce qu'elle peut supporter – à cause de la nourriture. Quoi d'autre ? Le ciel, peut-être. Elle n'a pas encore vu le ciel de Flog6.

« Alors, elle est comment, votre planète ? Racontez-moi. Pas la société, mais la planète, la vraie. Elle est complètement terraformée ?

— Oh, presque ! répond Fred. Au moins tout le continent. On est sous un gigadôme. Ils vont bientôt se mettre à s'occuper des deux autres. La température est stabilisée partout.

— Il y avait des animaux ?

— Quelques-uns. Rien de bien passionnant. Des genres de méduses, des trucs insectoïdes – on peut les voir au musée. Ils ont disparu depuis qu'on a commencé à régénérer l'atmosphère. Mais d'ici une dizaine d'années on pourra se passer du gigadôme et on verra vraiment le ciel. »

So-Ann n'a plus faim, et repose son assiette presque vide. L'euphorie a fait place à une légère sensation d'écœurement.

« Mais on peut y aller ? Se promener, je veux dire ? Sur les autres continents ? »

Ils ont l'air surpris et se tournent vers Marvin. « Tu sais, toi ? demande Cathy.

— Probablement. Ça doit être compliqué. Il faudrait louer un hélico, et puis il faudrait un scaphandre je suppose... je n'en sais rien. Quelle drôle d'idée ! C'est plutôt désertique. »

So-Ann se sent de plus en plus mal. Elle a l'impression d'étouffer.

« Je crois que j'ai besoin de sortir...

— Oui, on a fini, allons-y », approuve Cathy.

Lorsque chacun a payé, que So-Ann a utilisé sa carte et qu'ils s'apprêtent à sortir, Marvin prend soin de dire d'une voix forte au bénéfice de la cantonade : « Lembelle est à deux pas d'ici. Tu vas voir, il va faire des merveilles. »

Une fois sortie, So-Ann est prise de vertige.

« Merci pour tout, leur dit-elle. Mais ne vous en faites pas pour moi, j'irai tranquillement dans un petit moment. J'ai juste trop mangé. Vous pouvez me laisser, tout va bien. »

Marvin tient à lui expliquer où trouver Lembelle avant de partir, et Cathy et Mondy lui disent au revoir à leur tour. Ne reste que Fred, le rouquin – celui qu'elle a le moins entendu. Au moins lui n'a pas cherché à la convaincre qu'elle serait heureuse ici. So-Ann soupire et s'assoit sur un banc tout proche. Il s'installe à côté d'elle sans hésiter. Elle apprécie de ne pas se retrouver seule tout de suite. Elle a besoin de parler, un peu.

« Est-ce qu'il n'y a vraiment pas d'autre choix, nulle part ? Migrant ou installé. Fesse-en-l'air ou bouseux. J'en ai marre de ces vaisseaux où l'on ne fait rien d'autre qu'attendre d'être arrivé quelque part. Et j'en ai marre de ces planètes pourries qui ne rêvent que de te digérer ! »

Elle frissonne maintenant – mais ce n'est pas son estomac. C'est plus profond.

Fred a l'air calme, il regarde devant lui. Il parle doucement, en faisant bouger ses mains – des gestes gracieux et vagues, qui contrastent avec ses traits un peu durs et son nez busqué.

« C'est vrai. Toujours le même choix. Voyageur qui n'a sa place nulle part, ou intégré dans un monde qui t'enferme. Pas de troisième voie. Aucun voyageur n'est vraiment satisfait. Mais comment un installé peut-il l'être ?

— Et quand tu t'installes, c'est pareil. Il n'y a que deux types de planètes : celles qui sont hostiles à l'homme – et celles où l'homme a détruit tout le reste pour reconstruire son petit univers. Parfois, tu as les deux sur une même planète – mais les frontières restent étanches. Rien ne se mélange jamais. » Sa voix devient aiguë, elle le sent – ce sont des choses qu'on ne dit pas, et qui font mal à dire.

« Il y a sûrement quelque part un monde qui en vaut la peine.

— Donc toi aussi tu es un voyageur ? Tu vas repartir ? »

Fred continue sans la regarder, comme s'il se parlait à lui-même.

« Une planète où tout resterait à inventer, où on pourrait vivre en harmonie avec un écosystème différent sans le détruire, une planète qui t'accepterait sans être violée, juste pour le partage. Qui pourrait s'adapter sans se renier. »

C'est drôle, comme il a dit ça. Il a dû beaucoup y penser. Elle, elle attendait juste de tomber dessus.

« Ça fait des années que je cherche. Toi aussi ? »

Il la regarde étrangement. Comme s'il hésitait. Et il baisse encore le ton.

« Je crois que je l'ai trouvée. Mais elle n'a pas voulu de moi. C'est une femme qu'il leur faut en ce moment. Je ne savais pas à qui en parler. Je ne peux le dire qu'à quelqu'un qui soit

capable de garder le secret. Il ne faut rien révéler à personne, jamais. Tu pourrais faire ça ? »

Le cœur de So-Ann bat plus fort, maintenant.

« Elle est comment cette planète ? Raconte. Pourquoi est-ce un secret ?

— Oui, autant te raconter, maintenant que j'ai commencé. Et puis si tu n'as pas les coordonnées, ça n'est pas dangereux. Mais jure-moi quand même que tu n'en parleras pas. D'accord ? C'est la condition. »

Fred la regarde avec gravité. Ça a l'air très important pour lui. So-Ann examine la proposition. À qui en parlerait-elle ? Il y a ceux qu'elle n'a pas encore rencontrés, bien sûr. Elle se fait serment à elle-même. Un mystère qu'elle gardera pour elle seule. C'est un beau cadeau, qu'elle accepte. Elle sent le soulagement de Fred, comme s'il s'apprêtait à se délivrer d'un fardeau.

« Mais ne pars pas avec de faux espoirs. S'ils veulent bien de toi, tu ne resteras pas là-bas très longtemps. Ce n'est pas un endroit où s'installer pour la vie. C'est le principe : c'est un endroit en mouvement – où rien ne se fige. »

Fred lui raconte, longuement. Il lui parle d'une planète souple et malléable, dont toutes les formes de vie ont besoin d'évoluer en permanence et qui adore se transformer. Une planète qui a besoin d'accueillir d'autres espèces – mais pas trop à la fois, car sinon l'adaptation deviendrait contamination. Alors un système compliqué de quotas prévoit la présence de quelques étrangers, répartis sur la planète, pas plus d'un au kilomètre carré, et pas que des humains – et pas toujours les mêmes.

« Ils ont établi des liens commerciaux avec les guildes. Quand ils ont besoin de plantes ou d'animaux extraterrestres, ils vont les chercher eux-mêmes sur d'autres planètes. On a des accords avec eux, ils nous fournissent quelques substances organiques précieuses – en général des médicaments issus de la flore locale. En échange ils demandent que l'on garde le secret sur leur localisation, et ils autorisent la présence d'une centaine d'humains volontaires sur la planète. On leur fournit quelques éléments dont ils ont besoin, aussi. Les humains qui restent sur la planète ont pour mission d'aider Shaya à ne pas oublier ce que nous lui avons appris – s'ils s'en allaient tous, en quelques années il ne resterait plus sur Shaya aucune trace génétique de l'humanité. Aucun acide aminé qui soit compatible avec les nôtres – plus aucune plante locale qui soit comestible.

— Mais comment font-ils pour trouver des volontaires, si tout cela doit rester secret ?

— C'est un équilibre assez délicat, apparemment – mais l'équilibre, c'est leur spécialité. Si trop de gens connaissent leur planète, il y en aurait pour décider de la coloniser et en faire une nouvelle Flog6. Bien sûr, de temps en temps des voyageurs tombent dessus par hasard, mais les Shayens s'arrangent pour leur montrer un environnement plutôt hostile et peu attractif. Il y a quelques personnes au courant, chacun en parle à quelques amis bien choisis, et les volontaires ne sont pas si nombreux. Nous autres humains nous avons l'esprit plutôt grégaire. Un ou deux ans de solitude presque totale, avec pour seule compagnie les autochtones, ça ne fait pas envie à grand monde.

— Ils sont comment, les autochtones ?

— Tu sais, je n’y ai jamais vécu. Je ne sais pas grand-chose. Adaptables, comme tout l’est sur Shaya. Ceux qui fréquentent des humains deviennent... presque humains. Pendant un moment. Tout ce que je sais, je le tiens d’un type qui y a passé deux ans – et il ne m’a pas raconté en détail. Mais c’était évident qu’il avait vécu quelque chose d’extraordinaire. Tu l’aurais senti, toi aussi, si tu l’avais rencontré. Je ne pense plus qu’à ça, maintenant. Je réessayerai, tu sais. J’y retournerai dans quelques années, pour voir s’ils ont besoin d’un homme comme moi. Mais toi, tu peux essayer tout de suite, puisqu’en ce moment il leur faut une femme.

— Et tu as les coordonnées de la planète ?

— Non, pas vraiment. Mais je sais d’où part le vaisseau de la Guilde qui s’occupe des échanges commerciaux avec Shaya – il fait un voyage par mois. Et j’ai le mot de passe pour le capitaine du vaisseau. Si tu le lui donnes il t’embarquera, à condition qu’ils aient toujours besoin de quelqu’un là-bas. Après, tu verras bien si tu leur conviens. S’ils ne veulent pas de toi, le capitaine te ramènera. C’est ce qu’il a fait pour moi. »

Fin de l'extrait

So-Ann, née dans un vaisseau spatial, a du mal à s'habituer aux coutumes étranges et contraignantes des mondes où se sont établis les humains. Alors quand elle entend parler de Shaya, cette planète où la faune et la flore sont en totale empathie avec ses visiteurs, elle n'hésite pas une seule seconde. Mais en vérité, qui s'adapte à qui ? Quels mystères se cachent dans ce monde qui semble idéal ?

L'Opéra de Shaya est un space opera envoûtant et magique, accompagné de trois autres nouvelles tout aussi fortes et sensibles.



Sylvie Lainé est sans aucun doute l'une des plus belles plumes de l'imaginaire en France. Récompensée à maintes reprises, traduite en plusieurs langues, elle tisse depuis trente ans des histoires qui ne cessent de nous interroger sur notre humanité et notre rapport à l'autre.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 12 €
([clic](#))

En numérique : 3,99 €
([clic](#))

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-917689-36-3